

“Excusez-moi, dit M. Wharton; ai-je bien compris, ne vous appelez-vous pas Edwards?”

M. Wharton marchait depuis quelque temps dans la chambre, selon sa coutume, et regardait par intervalles les effets de la tempête. Sa femme, du ton le plus doux et le plus amical, interrogeait avec délicatesse le jeune homme sur ses parents. Elle prenait trop d'intérêt au représentant de cette famille pour ne pas désirer la connaître.

“Oui, monsieur, je m'appelle James Edwards.”

M. Wharton s'assit et regarda son hôte avec une fixité qui lui fit presque peine.

“Et ne m'avez-vous pas dit que votre père venait du sud? De quelle partie du sud?”

—De la Caroline du nord.

—Puis-je vous demander son premier nom?”

—John Edwards, de Pine-Grove.”

M. Wharton posa sa main sur l'épaule du jeune homme :

“Êtes-vous le fils de John Edwards? Votre père n'a-t-il pas été au collège de Yale?”

—Oui, monsieur, il y resta deux ans. Mais je lui ai entendu dire qu'à la mort de mon grand-père, il fut obligé de retourner à la maison et de diriger la propriété.”

Mme Wharton avait mis de côté son tricot et partageait l'émotion de son mari, comme si elle pressentait quelque étrange découverte.

“Monsieur Wharton! cela se peut-il? est-ce possible? Ce serait le fils de votre vieil ami?”

—Mon cher fils, dit M. Wharton, et il prit la main du jeune homme dans les siennes, est-ce possible? Oui, c'est bien lui; je revois l'œil brillant et la noire chevelure de votre père. D'où vient... qui vous a conduit vers moi? Soyez le bienvenu, mille fois le bienvenu.”

Edwards n'était pas moins ému; une vive rougeur animait ses traits naturellement pâles, et il rendit à M. Wharton son étreinte cordiale, pour prouver au vieil ami de son père quelle joie remuait en lui cette reconnaissance.

Ce furent alors mille demandes, mille réponses. L'œil bleu et calme de M. Wharton se mouilla plus d'une fois au récit des sombres épreuves qui avaient obscurci les dernières années du père d'Edwards: sa jeunesse avait été si gaie et si heureuse!

“Vous ne pouvez imaginer, mon jeune ami, quelles émotions je ressens! Votre père vous a-t-il jamais parlé d'un grand service rendu par sa bonté à un de ses camarades de collège?”

—Non, monsieur, jamais.

—Ah! je le reconnais là! C'était un noble cœur; mais son vrai caractère

ne fut compris que d'un bien petit nombre. Avait-il gardé jusqu'à ses dernières années une certaine hauteur dans ses relations avec les étrangers?”

—Il était très-réservé, monsieur, en dehors de l'intimité et même dans sa famille. Si nous avions pu douter de sa tendresse, ses manières, qui avaient quelque chose de tout particulier, auraient pu être mal comprises.

—C'est bien cela. Il n'a pas eu beaucoup de relations?”

—Je pourrais presque dire aucune, monsieur.

—Je l'avais bien prévu; et cependant peut-être jamais homme ne posséda un cœur plus ardent, plus capable d'une forte amitié. Je le vis pour la première fois une semaine environ après son entrée au collège; nous étions dans la même classe, placés l'un près de l'autre. Je ne sais quoi dans sa personne attira mon attention, bien que son salut froid et guindé, quand il prit place à côté de moi, sa contenance sévère et la roideur glaciale de sa démarche eussent produit sur moi un effet désagréable; son attitude contrastait si fort avec la nôtre, que d'abord sa présence me fut pénible. Je le jugeai trop susceptible et je craignais à toute heure que la légèreté irrésolue, mais bonne au fond, de nos camarades, n'amenât un éclat qui en eût fait notre ennemi. L'opinion que je m'étais faite se trouva juste et fut sans doute la mesure de ma conduite à l'égard de notre nouveau condisciple. Sans obéir à un sentiment de crainte qu'excluait d'ailleurs l'égalité d'âge, ma délicatesse évitait toute occasion de le mécontenter. Il était seul au milieu de la foule; son aversion pour la société de ses camarades le condamnait à la solitude.”

James, suspendu aux lèvres de M. Wharton, écoutait avec le plus vif intérêt l'histoire d'une jeunesse si chère. Cette dernière remarque ne lui passa pas de l'affecter.

“Oui...il en était ainsi, surtout pendant ces dernières années. Mon père...”

Mais ce nom bien-aimé lui rappelait un souvenir encore trop tendre et trop cuisant à cette heure. Il ne put aller plus loin. Le cœur sympathique de Mme Wharton comprit ce silence, d'autant plus qu'elle s'aperçut des mâles efforts du jeune homme pour réprimer cet élan d'une légitime douleur.

“Comme de juste, je ne lui imposai pas ma société, mais moi-même mes moyens m'interdisaient les frivolités de la vie de collège et m'obligeaient en quelque sorte à la retraite. Je m'imaginais quelquefois que M. Edwards me supportait plus facile-

ment que tous les autres. Un jour, je me le rappelle, il m'invita à venir dans sa chambre, et une ou deux fois me demanda de l'aider pour un problème difficile. Il était avec moi aimable et courtois et sortait de sa réserve, toujours polie d'ailleurs.

“La seconde année un coup soudain me frappa. Mon père, complètement ruiné, me rappelait; il fallait chercher une autre profession; je tombai un moment dans le désespoir. J'avais toujours occupé un assez bon rang dans sa classe. Je désirais finir mes études; tout autre projet me semblait ne me promettre que des travaux pénibles et sans résultat. Pour comble d'infortune, j'étais en arrière d'une somme considérable; je n'avais pas reçu ma pension le dernier terme, et la lettre qui venait d'arriver ne contenait que juste ce qui m'était nécessaire pour retourner chez moi.

“Désappointé, mortifié et presque sans espoir, je me renfermai dans ma chambre et prétextai une indisposition pour ne pas paraître aux cours. Beaucoup de mes camarades tombèrent dans ma chambre dans le courant de la journée; mais auquel pouvais-je m'ouvrir? Quand le soir arriva, j'étais presque fou. On frappa doucement à ma porte: votre père entra. Un sourire bienveillant éclairait son visage. Il me parla en termes d'amitié tels que je ne les eusse jamais espérés de lui. Il avait deviné au premier coup d'œil que j'étais en proie à une peine secrète.

“Je n'ai pas l'habitude, dit-il, de fatiguer mes amis, et je désire ne pas le faire aujourd'hui; mais permettez-moi de vous demander quel chagrin vous avez?”

“Tant de franchise éclatait dans toute sa personne, que je ne puis résister, et aussitôt je lui ouvris mon âme. Il parla peu, mais ce qu'il me dit m'alla au cœur. Après quelque temps il me quitta, et bientôt on vint m'apporter une lettre. Elle était de votre père: une douzaine de lignes m'informaient simplement que la somme incluse était tout ce qu'il pouvait économiser sans se gêner, que je la lui rendrais quand je pourrais. Il m'envoyait deux cent dollars.”

La voix tremblante de M. Wharton en terminant ce récit montrait avec quelle ardente reconnaissance il avait gardé le souvenir de cette action généreuse. Le jeune Edwards se leva le cœur brûlant d'émotion. Il connaissait le noble caractère de son père. Le monde ne l'avait jamais connu; il l'avait regardé avec indifférence, mais son oreille venait de recueillir les témoignages d'un homme qui l'avait vu à l'œuvre et qui avait éprouvé sa générosité.

Ses larmes jaillirent; jusqu'alors il